

Daniel, Lucien
Jean Doral

JEAN DORAL

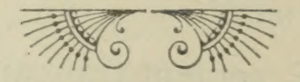
Pièce en 2 actes rimée

DE

LUCIEN DANIEL

AVEC

Musique de Léon DELAISSE.



Des Etablissements Typo-Lithographiques

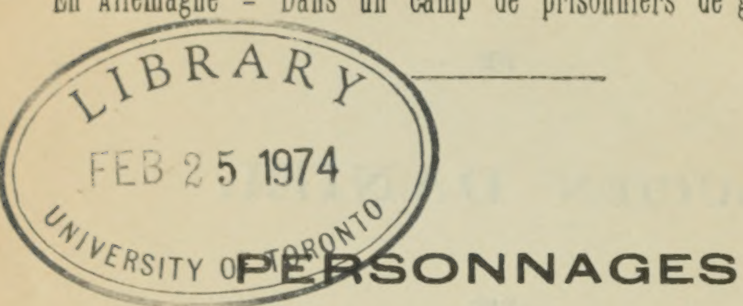
L. URBAIN & J. MICHAUX

PATURAGES. — Téléphone : La Bouverie 46.

JEAN DORAL

Pièce en 2 actes rimée

En Allemagne - Dans un camp de prisonniers de guerre - En 1916



PERSONNAGES :

JEAN DORAL, 35 ans, prisonnier français.
ARNAL, 35 ans id.
JACQUES JORON id.
ROBERT, son frère id.
RICHARD, dit « *Vermicelle* » 40 ans, prisonnier français.
VAGUEMESTRE, sergent français id.
Un malade, 18 ans id.
ROUCOURT id.
DEFRANCE id.
HENRY id.
MARTIN, le Marseillais id.
PODAME, prisonnier belge.
MICHEL id.
Un TIRE-AU-FLANC, prisonnier français.
Le Feldwebel Allemand.
L'Officier Allemand.

...Mais, n'allez pas vous tromper sur les fins que nous poursuivons !

Nous n'avons pas voulu — et c'est en vain que nous l'eussions cherché — faire de l'apparition de Jean Doral un évènement littéraire, mais il nous a semblé que c'était une sainte pensée que de sacrifier au souvenir de bien chers amis et de leur rendre hommage.

Le thème de la pièce est d'imagination dans son ensemble car il fallait lui donner une action ; à part cette concession aux lois qui régissent le théâtre, nous avons essayé de nous en tenir à la vérité qu'il est permis déjà d'appeler historique : et plusieurs trouveront maints détails précis de leur vie de prisonniers de guerre.

Les personnages de la pièce ne sont point le fruit de notre imagination : nous nous sommes efforcés, au contraire, de tracer, à larges traits il est vrai, le portrait de quelques types de soldats prisonniers. Les « Jean Doral » ont existé ; « Louis Richard » a vécu, sous ce nom, et peut-être dans le petit village où il travaille aura-t-il un jour ou l'autre, la satisfaction d'apprendre que nous l'avions si bien compris. « Arnal » « Roucourt » représentent aussi des types de prisonniers de guerre.

Pour rester vrai, nous les avons fait parler eux-mêmes et avec scrupule, nous nous sommes gardés de leur attribuer des sentiments que peut-être nous eussions souhaité de trouver chez eux ; mais nous avons pensé que nous ne pouvions nous substituer à eux et que la probité exigeait de nous ce sacrifice, si c'en est un !

Vous voudrez bien pardonner à Doral, à Richard, à Arnal, de n'être pas des tribuns patriotes ; ils ne sont que des soldats obscurs. Et pour eux, le discours le plus beau n'est qu'une suite de « mots » et de « phrases ». Ils n'ont fait que des actes. Notre excuse est que ces obcurs soldats, par leurs actes, ont sauvé la Patrie !

Pour donner plus de brillant à cette représentation nous avons cru bien faire en créant à coté du livret, une partition musicale et nous avons fait usage non pas de vers mais de ce qu'honnêtement il suffit d'appeler des « bouts rimés ». La rime, la musique et le rythme formeront si vous le voulez le cadre doré de ces portraits.

Nous offrons tout cela, avec notre travail, à tous les « Doral », aux « Arnal » et à tous ceux qui voudront bien l'accepter en souvenir de leur captivité.

JEAN DORAL

PIÈCE EN DEUX ACTES

Acte Premier

Dans une baraque de prisonniers de guerre — murs noirs, une seule fenêtre, une seule lampe, table et bancs, un poële, des caisses, des vêtements militaires pendent à des clous, paillasses étendues ou roulées le long du mur — les soldats dans leurs uniformes disparates, causent et jouent. La soirée est commencée...

SCÈNE I

ARNAL, HENRY, MARTIN, ROUCOURT, PODAME, MICHEL, DORAL, MALADE, DEFRANCE, le Musicien, le Tire-au-Flanc.

ARNAL à Roucourt

C'est égal ! Il faudra quand on sera rentré
resserrer ses habits .. !

HENRY, jouant

Non ! j'avais le valet !

MARTIN

Je suis certain que non, puisque j'ai vu la dame.

ROUCOURT, à Arnal

Après tout, ça fera du « boulot » pour ta femme,
et çà la changera !

ARNAL

Penses-tu ! du « boulot »
elle en a. Le 3 août, quand j'ai pris mon « flingot »
et mon cœur à deux mains, comme les camarades,
elle vint avec moi, malgré les bousculades,
— pour rester plus longtemps en famille, vois-tu, —
elle prit par la main mes chers deux « lustucrus »
à la gare de l'Est et là...

HENRY

L'atout, c'est pique.

PODAME, à Michel (au fond)

Dis, l'aurons-nous ce soir, le courrier de Belgique ?

MICHEL

Mais il n'est pas trop tard,

ARNAL

et dans le branle-bas
du départ des soldats, elle a pris dans ses bras
mes gosses qui riaient, sans rien comprendre, en somme,
et dit : « Je serai là pour eux. Va-t'en, mon homme,
fais ton devoir là-bas, ici, je fais le mien .»

ROUCOURT

Mais tu pleures, mon vieux !

ARNAL

Ca me fait tant de bien,
Car ce n'est pas pleurer, lorsque votre œil se pâme,
cette larme qui tombe est un baiser de l'âme...
Le lendemain matin, à l'heure où l'atelier
ouvre sa sombre porte, elle m'a remplacé :
Comme un homme elle « trime » et quand Paris s'allume,
fuyant le bruit du fer qui martèle l'enclume,
elle revient à la maison, où les enfants,
rentrés de leur école, attendent leur maman.

TIRE-AU-FLANC, descendant, à Podame

Tu n'as pas de tabac ?

PODAME

Plus rien ! Voici ma blague !

TIRE-AU-FLANC, à Michel

Tant pis ! .. Et toi, l'ami ?

MICHEL

Du tabac ! quelle blague !

HENRY

A moi, je coupe et puis... et puis encore atout.

ROUCOURT

Il y aura déjà deux ans, le 1er août

ARNAL

Et ce n'est pas fini !... Que veux-tu ? c'est la guerre
C'est la guerre... et c'est tout.

DORAL, descendant

Tu fais bien de te taire :
Il ne faut pas, ici, prononcer ce mot là.
Tais-toi, ça vaudra mieux.

TIRE-AU-FLANC, à Doral

Donne-moi du tabac.

DORAL

Tiens, voilà ce que j'ai.

TIRE-AU-FLANC

Merci.

DORAL

Ce mot : « LA GUERRE »
On devrait le bannir, même du dictionnaire !

ARNAL

Si l'on pouvait bannir le mot « captivité »
Et nous remettre tous, demain, en liberté !

MALADE (étendu à gauche)

Demain ! en liberté !... mais aujourd'hui la guerre !

DORAL

Ce mot qui fait trembler les femmes et les mères
et pleurer les enfants, qui ne comprennent pas
pourquoi, certain matin, sont partis les papas.
Qu'ils en parlent, ceux-là, qui blottis en arrière,
se sont bien embusqués dans un chaud ministère,
et qui portent, vainqueurs, l'uniforme tout neuf,
ces privilégiés, sans leur « quatre-vingt-neuf »
Les gas, qui dans la nuit, montent partout la garde,
sous la lune qui luit et là-haut les regarde,
tous ceux qui sont au front - au vrai front — tous les gas,
qui font vraiment la guerre, eux, ils n'en parlent pas.
Elles n'en parlent pas, les vieilles mamans blanches,
avec leur missel noir, aux messes des dimanches ;

et les femmes non plus, qui pressent dans leurs bras
leurs petits orphelins, elles n'en parlent pas ;
ni le vieux qui, tout seul, dans son jardin, espère
que son fils reviendra. Quand on connaît la guerre,
quand on sait ce que c'est !... Et, nous, simples soldats,
taisons-nous, écoutons ceux qui ne la font pas.

DEFRANCE, au malade

Et toi ! Jean ! ça va mieux ?... Tu as meilleure mine ..

MALADE

Tu trouves ?... Mais j'ai mal, ici, dans ma poitrine,
et j'ai soif !

DEFRANCE

Bois un peu ! Il est encore chaud.
(il lui donne à boire)

MALADE

Merci ! ça fait du bien !

HENRY

La dame de carreau !

MARTIN

Il me reste de quoi finir une partie.
Quitte ou double, veux-tu ?

HENRY

Non ! jamais de la vie !

ARNAL, à Doral

Moi, je n'en parlais pas. Je pensais à chez moi,
Je disais à l'ami .. je lui disais... ma foi,
je ne sais plus. Lorsque tout haut l'on rêve,
on a tout oublié quand le sommeil s'achève.

ROUCOURT

Il disait que chez lui, depuis qu'il est parti
sa femme trime dur, pour nourrir ses petits.

ARNAL

C'est vrai !

DORAL

Voilà deux mois que je suis sans nouvelles,
Mon gosse était malade et ce n'était pas Elle
qui le soignait : Un jour .. un jour de l'autre été
elle a cessé d'écrire et elle a déserté
en abandonnant tout ; une bonne voisine
a recueilli l'enfant.

PODAME

C'était devant Malines
à Hofstad, sur le remblai du chemin de fer,
le 9 Septembre, au soir...

TIRE-AU-FLANC, au musicien

Si tu jouais un air

MUSICIEN

Je veux bien !

(il joue jusqu'à la fin de la scène)

HENRY

Oui, c'est ça, voilà la riche idée !

PODAME

Nous nous étions battus, bref, toute la journée...

DORAL

La vieille m'écrivait, il y a bien deux mois,
que le petit n'allait pas bien.

MARTIN

Non ! c'est à moi.

MALADE

Quand je reste couché, tranquille, et sans secousse
ça va très bien, j'ai de l'espoir, mais quand je tousse...
ça me déchire là-dedans, et ça fait mal...
...Ecoute, si demain, je vais à l'hôpital,
et si je n'en sors plus, tu diras à ma mère
que je n'ai pas souffert pour m'en aller.

DORAL

La guerre
a détruit nos foyers ; qu'on ne m'en parle plus.
On peut, pour les flatter, décorer les poilus
les traiter de héros, leur donner la médaille,
ils ne sont après tout que la chair à mitraille...

ARNAL

C'est vrai ! Mais il faut bien quand on est attaqué
repousser l'ennemi. Nous n'avons pas été
les « embêter » chez eux.

DORAL

Quand on a dit « Patrie »
— encore un « mot » qui fait faire des infâmies —
on n'a plus rien à dire et quand on dit « drapeau »
pour nous c'est qu'on va se faire trouer la peau !
J'ai fait comme vous tous ; au feu, j'ai fait le crâne.
Je m'étais, comme vous, laissé bourrer le crâne.
C'est bon pour une fois : si plus tard ça reprend...

ARNAL

Tu marcherais toujours !...

DORAL

« Je ficherais le camp »
Je ne crains ni la mort, ni l'âpre fusillade.
Je me battrais heureux devant des barricades
pour démolir tous ceux qui sont la cause enfin
que les peuples entr' eux se font des assassins !

ARNAL

Je mourrais avec toi, pour éviter aux gosses
de mourir comme nous dans des charniers atroces
C'est ce que j'ai pensé, tout bas, au fond du cœur.
Tu sais, moi, le « Pays » avec les « trois couleurs »
« Liberté » la « Patrie » avec la « Marseillaise »
Ça ne vaut pas ! Oh non ! Ma Marie-Thérèse
avec mes deux « loupiots » ça ne vaut pas non plus
mon intérieur bien chaud ! Si je me suis battu,
c'est pour que « celle-ci » soit vraiment la dernière,
et la « dernière guerre » il fallait la bien faire.

PODAME

Voilà comment je fus, dans la nuit capturé ! ..
et toi ?

MICHEL

Moi, le 23, sur l'Yser, enlisé...

DORAL

On devrait obliger les discoureurs loquaces
à se mettre en avant, quand on fait de la casse.

ARNAL

Le fait est que tous ceux qui parlent de bataille,
de tambours éclatants, de drapeaux, de mitraille,
sont souvent les derniers, eux, à mettre en action
les principes qu'ils ont dans leurs déclamations,

DORAL

Ah ! le beau régiment : c'est trop facile à dire,
mais il faut voir, de près, ces bonshommes de cire
dans leur alignement, où leur corps s'est figé,
et voir si, tout au fond, les cœurs sont alignés.

ARNAL

Un régiment c'est beau ! c'est beau quand ça défile
sous les balcons fleuris dans les murs d'une ville.
Les tambours, la musique, et les plis du drapeau,
ça fait bien ! ça fait grand ! un régiment, c'est beau !
Et pour voir défiler toute cette jeunesse
la foule des passants, sur les trottoirs, se presse
haletante, enivrée, elle crie « bravo ! »
parce que, pour ses yeux, un régiment, c'est beau !
Et quand on sait que tous ces enfants pleins de vie
sont prêts à tout donner pour sauver leur patrie,
qu'ils sont prêts à creuser eux-mêmes leur tombeau,
il faut bien que l'on dise : « Un régiment c'est beau ! »
Mais, quand on voit a nu cette gloire qui passe
on sent, au fond de soî, tout son sang qui se glace.
Ces hommes qui sont là, tous vêtus d'horizon,
savent que leurs enfants tremblent dans leur maison
silencieuse... et là, dans leur cœur qui palpite,
c'est l'angoisse qui règne et la peur qui s'abrite,
Pas l'angoisse égoïste et pas la peur pour soi,
mais ces hommes s'en vont, en se disant : « sans moi,
« sans moi, que deviendront mes gosses et leur mère ! !
« c'est très beau de partir, en chantant, pour la guerre,
« mais que deviendront-ils, si je ne reviens pas ? »
Et la peur de mourir les saisit. Les soldats,
ce ne sont, après tout, que de malheureux hommes
que le tocsin arrache à leur foyer, en somme !
Ils ne sont pas taillés dans la pierre et le roc :
ce n'est qu'un laboureur éloigné de son soc ;
ce n'est qu'un ouvrier évadé de l'usine ;
ce n'est qu'un étudiant qui pense à sa cousine !
Quand on a vu, de près, ce qu'ils ont dans la peau,
quand on sait leur histoire... un régiment, c'est beau !
C'est beau parce qu'il faut que l'on se sacrifie,
pour sauver son foyer, son clocher, sa patrie
pour sauver tout ce qui se voit dans un drapeau.
Voilà pourquoi je dis qu'un régiment c'est beau.

SCÈNE II

Les mêmes plus le VAGUEMESTRE

HENRY

Ce qui m'a mis dedans, c'est la dame de pique.

Le VAGUEMESTRE, entrant

Le courrier, les amis, de France et de Belgique !

ROUCOURT

Je n'aurai rien ce soir !

MALADE

Ma mère a-t-elle écrit ?

DORAL

La rosse !

ARNAL

Mes enfants !

HENRY

Facteur, je suis ici !

VAGUEMESTRE

Jean Arnal, c'est pour toi : c'est une main de femme.

ARNAL

...presqu'à tous les courriers. Merci.

VAGUEMESTRE

Edouard Podame.

PODAME

Voilà !

VAGUEMESTRE

Robert Joron ! Joron !

TIRE-AU-FLANC

Il est sorti.

Je la lui remettrai ! Donnez, voici son lit.

VAGUEMESTRE

Michel !

MICHEL

Présent ! Merci. Je crois bien que c'est d'elle.

PODAME

Une lettre qui vient, en huit jours, de Bruxelles.

VAGUEMESTRE

Henry !

HENRY

Présent !

VAGUEMESTRE

Martin ! Roucourt !

ROUCOURT

Présent !

VAGUEMESTRE

Doral !

DORAL

Présent !

VAGUEMESTRE

Fini pour aujourd'hui !

MALADE

Rien pour moi, de maman !

DEFRANCE, lui répondant

Ce sera pour demain !

(Tous lisent leurs lettres).

TIRE-AU-FLANC, au Vaguemestre

Facteur, pas de nouvelles ?

VAGUEMESTRE

On a raconté que le Général Nivelle...

DORAL

Hein ! il est mort ! petit chéri !...

ROUCOURT, à Doral

Doral, qu'as tu ?

DORAL

Mon fils est mort chez moi.

ROUCOURT

Au moins as-tu bien lu ?

Mon pauvre ami !

DORAL

Tiens, lis !

VAGUEMESTRE

Il a pris l'offensive,
et nos troupes seront demain sur l'autre rive.

PODAME

On ne peut plus sortir à 6 heures du soir.

MICHEL, lisant

« Nous t'embrassons bien fort, à bientôt, au revoir ! »

VAGUEMESTRE

Dix régiments entiers sont arrivés d'Ecosse.

ARNAL, lisant

« Bons baisers de nous trois qui t'aimons »

DORAL

Pauvre gosse !

ROUCOURT

Viens avec moi dehors !

(ils sortent)

MALADE, à Defrance

Veux-tu lui demander
s'il n'a pas oublié, cela peut arriver...

DEFRANCE

Ce sera pour demain !

MALADE

Ma paillasse est bien dure !

VAGUEMESTRE

On disait tout à l'heure à la « kommandanture »...
qu'il fallait préparer...

PODAME

Ils leur ont annoncé
que tout civil serait — jeune ou vieux — déporté.

SCÈNE III

Les Mêmes, moins ROUCOURT et DORAL
FELDWEBEL ALLEMAND.

ALLEMAND, dans la coulisse

Achtung ! (mouvements divers).

DEFRANCE

Voilà le diable vert.

HENRY

Cache ta cigarette !

TIRE-AU-FLANC,

Où ça ?

MARTIN

Ça va barder !

DEFRANCE

Il vient.

TIRE-AU-FLANC (cachant sa cigarette)

Dans ma chaussette !

(Tous sont debouts, sauf le malade)

ALLEMAND, à Henry

On fume ici. C'est vous.
(au malade)
Pourquoi ne vous levez-vous pas ?

MALADE

e suis malade.

ALLEMAND

Il va falloir vous mettre au pas.
(à Henry)
/ous, pour avoir fumé, malgré notre défense,
/ous irez au poteau huit jours. C'est là, je pense,
a meilleure façon. .

HENRY

Moi, je n'ai pas fumé.

ALLEMAND

/ous n'avez pas fumé ? Et comme vous mentez .. .

HENRY

Non ! je n'ai pas fumé !

ALLEMAND

...Vous coucherez sans paille
u cachot et demain, au camp de représaille
ous irez méditer

MARTIN, à Henry

Tais-toi, mon vieux, tais-toi.

TIRE-AU-FLANC

Non, il ne fumait pas ! Le fumeur, c'était moi.

ALLEMAND

C'est le même tarif ,. Vous trouverez deux places
En rapprochant l'une de l'autre vos paillasses,
t vous ferez deux parts en plus avec le pain
..Silence .. Entrez ici.
(il fait entrer Richard et Jacques)

SCÈNE IV

Les mêmes, moins l'ALLEMAND - RICHARD, JACQUES, ROBERT

RICHARD (en bleu horizon)

Et bonsoir, les copains !

DEFRANCE, à Richard

Quel est ton réglment ?

RICHARD

Le cent quatre-vingtième

DEFRANCE

Et quel est ton pays ?

RICHARD

Tout proche d'Angoulème

HENRY

D'où viens-tu ?

JACQUES seul

De chez moi devrai-je voir quelqu'un ?

RICHARD

Pris il y a trois jours sous les murs de Verdun.

MARTIN

As-tu faim ?

RICHARD

Oui, un peu !

JACQUES, à Michel

D'ici peut-on écrire ?

MICHEL

On peut de temps en temps !

TIRE-AU-FLANC

Il va pouvoir nous dire
ce qui se passe au front.

RICHARD

Ce qui se passe au front ?
J'en viens tout droit, mais si tu crois que nous savons
ce qui s'y passe ! au front ! au front ! ce qui se passe !
ce que je sais, c'est que l'on est dans la mélasse.
J'y suis, au front, depuis le premier jour !
Sauf un mois d'hôpital, que j'ai fait à Saint-Flour.

ROBERT, s'empressant
(sans passer près de Jacques)

Je vous fais du café, voilà le feu qui flambe.

RICHARD

J'avais reçu du plomb dans le gras de la jambe.
Pendant tout mon séjour, j'avais à l'hôpital,
matin, soir et midi, lecture du journal
Là, j'étais renseigné comme les diplomates,
mais quand le major m'eut remis sur mes deux pattes,
quand je suis retourné avec tout mon « barda »
retrouver les copains au fond de leur cagnat,
eux, ils ne savaient rien et pendant trois journées
je leur ai raconté ce qu'on fait aux armées !

TIRE-AU-FLANC

Alors ? Tu ne sais rien ?

RICHARD

Tout ce que je sais, c'est
que l'on se bat autant qu'on peut ! Je sais... je sais
que, nuit et jour, partout sous l'eau qui tombe et glace
ou sous le gel tout blanc, chacun reste à sa place.
Quand on dit : « En avant » on y va. Il faut bien
n'est-ce pas, les amis, y mettre un peu du sien ?
Je sais que, quand on meurt, sous quatre pelletées
on vous enterre et puis que deux branches croisées
vous font un monument. Voilà ce que je sais :
celui qui fait la guerre, il sait bien ce qu'il fait,
lui, mais pour « Tout Savoir » « Tout Savoir » de la guerre
ils sont bien mieux placés, ceux qui sont à l'arrière.

ROBERT (revenant avec un bidon)

Au jus bien chaud ! Au jus !

TIRE-AU-FLANC

Ça va vous retaper !

HENRY

Pour le rendre meilleur il faudra leur sucrer.

MARTIN

Personne n'a de sucre ?

MICHEL

Ici, voilà mon reste !

DEFRANCE, au Malade

Les Boches, mon petit, ils vont prendre une veste !...

ROBERT, à Jacques (qu'il vient de voir)

Jacques ! mais c'est bien toi !

JACQUES (troublé)

Je ne vous connais pas.

ROBERT

Moi je te reconnais. Oui, c'est toi mon frère, ah !

JACQUES

Votre frère ?

ROBERT

Oui, c'est toi, c'est ton front blanc et lisse
et là près de la tempe, on voit ta cicatrice.
C'est toi. Je suis Robert.

JACQUES

Vous vous êtes trompé
Car je n'ai jamais eu de frère, en vérité !

ROBERT

C'est ta voix ! ton regard ! Regarde cette lettre.
C'est de notre maman !

DEFRANCE

Il devient fou, peut-être !

JACQUES

Ma mère est morte, hélas ! depuis plus de vingt ans.

ROBERT

Regarde son portrait ! Ce n'est pas ta maman ?

JACQUES, ému

Mais non !

ROBERT

Quel est ton nom ?

JACQUES

Je suis Jacques Vasseur,
Maréchal des logis au 6me chasseurs.
Avec mon régiment, au début en Belgique
j'ai fait les éclaireurs : Par une nuit tragique,
au tout premier contact, pas bien loin de Gembloux
un éclat de shrapnell, m'a brisé le genou
et deux heures après, sur le bord de la route
où je m'étais trainé, après notre déroute,
un Uhland, en passant, dans le corps me planta
sa lance, en blasphémant, et pour mort me laissa.
Plus tard, Dieu sait comment, quand j'ouvris les paupières
j'étais dans un grand lit, (c'était au presbytère).
Je restai là longtemps, entre le vieux curé
et le vieux médecin.

RICHARD

Et l'un t'a confessé ?

JACQUES

Et l'autre m'a guéri. Puis, j'ai voulu rejoindre
par la Hollande mais...

RICHARD

Mais tu t'es fait « rejoindre »

ROBERT (qui l'observe de loin)

Je te dis que c'est lui.

(une sonnerie : le couvre-feu)

DEFRANCE, au Malade

Voilà le couvre-feu !
A demain !

MALADE

Si demain je pouvais aller mieux.

HENRY

Recule ta paillasse.

MICHEL

Tiens, prends ma couverture,
j'étendrai ma capote.

PODAME

Il pleut sur ma figure !
Si j'avais du carton, je boucherais le trou
du carreau.

MICHEL (lui donnant un bout de carton)

Tiens ! prends çà !... ça ira ?

RICHARD

Je m'en f...!

SCÈNE IV

DORAL et ROUCOURT rentrent. Et les mêmes.

(Ils se couchent)

ROUCOURT, à Doral

Il faut te ressaisir ! Tu ne peux rien y faire !
Couche-toi près de moi et causons.

DEFRANCE (avec un portrait)

C'est ma mère,
mais elle a bien vieilli !

DORAL

Pas un, non, tu m'entends,
pas un n'est allé voir comment allait l'enfant.
Et ce sont ces gens là qui parlent de patrie,
qui nous ont envoyés, nous, à la boucherie,
et quand je suis fini, prisonnier, bon à rien,
ils laissent mon petit s'en aller comme un chien !

DEFRANCE

Bonsoir à tous, amis, et pas de mauvais rêves !

PODAME, à son voisin

Les arbres s'alignaient et formaient une drève,
ils les ont abattus.

ARNAL (venant vers Jacques)

Tu sais, je ne crois pas,
à ton histoire, non !

JACQUES (assis à la table au milieu)

Pourquoi me dis-tu ça ?

ARNAL

Pendant que tu contais, tantôt, ton aventure
Avec les médecins, ton curé, ta blessure,
J'ai regardé dans tes deux yeux, et j'ai bien vu
que tu mentais.

JACQUES

Mais non !

ARNAL

Dis, que tu t'es rendu !

JACQUES (se levant)

Moi ! me livrer ainsi, en mettant bas les armes !
Oublier que partout, dans l'infernal vacarme,
les gas de mon pays versent leur jeune sang !
Regarde ! ai-je les yeux de celui qui se rend ?
Regarde dans mes yeux !

ARNAL

Non, je ne peux pas croire,
Malgré ce que tu dis à toute cette histoire ..
. .Tu ne t'es pas rendu ! soit ! mais alors pourquoi
inventes-tu celà ?...
(ils se regardent longuement)
Je le sais.
(Ils sont à l'avant-scène)

JACQUES

Non ! tais-toi !
Tu veux savoir la vérité de l'aventure !
Tu la sauras .. mais jure avant

ARNAL

Je te le jure.

JACQUES

On sait chez nous que l'ennemi a fabriqué
sa nouvelle grenade : un nouveau procédé.
Le dépôt près d'ici en est plein. On fabrique
jour et nuit. On m'a dit :

ARNAL

Fais sauter la boutique !

JACQUES

Demain soir, doit partir un convoi pour le front,
des trains remplis sont lá, garés tout près d'un pont.
On m'a donc envoyé, il y a six semaines...
Il faut que ce soit fait avant la nuit prochaine.

ARNAL

Mais comment ?

JACQUES

Un avion de nuit m'a déposé
dans un endroit désert des pays occupés.
Je pars à pied tout seul ; je traverse Bruxelles,
et je vais, près d'Anvers, heurter les sentinelles.
...On m'arrête ! et je dis l'histoire du curé,
— Son nom bien entendu, je ne peux leur donner —
On m'enferma d'abord au camp de Westphalie ;
je dus pour en sortir simuler la folie.
Huit jours à l'hôpital, et me voilà guéri.
Un autre malheureux devait venir ici.
Je devais retourner à mon camp d'origine :
un changement de nom .. et voilà la « combine. »

ARNAL

Ton vrai nom ?... Celui-là ?

JACQUES

Ne demande plus rien.
Ne m'interroge plus ! Je ne peux pas !

ARNAL

C'est bien !

JACQUES

Puissions-nous réussir ! Est-ce loin la fabrique ?

PODAME (couché au fond)

Ils veulent, paraît-il, diviser la Belgique.

JACQUES

Il me faut avec moi des hommes décidés
et connaissant l'endroit.

ARNAL

Prends moi, j'y suis allé !

MALADE

Veux-tu me soulever un peu !... Merci.

DORAL (couché)

Ce gosse
est parti comme un chien, tout seul, tout seul, la rosse !

(c'est la nuit, tous se sont couchés, sauf Arnal, Jacques et Defrance
ce dernier est assis près du malade)

ARNAL, à Jacques (après avoir été voir Robert au fond)

Il dort ! Tu peux venir le voir un peu plus près.

JACQUES (regardant Robert)

Il dort comme autrefois !

(se séparant)

Garde bien le secret.

(tous deux vont s'étendre) (Un long temps)

DEFRANCE

A l'heure où nous parlons, dans sa chambre, ma mère,
à genoux, devant Dieu, dit pour moi sa prière.

(un long temps, c'est la nuit)

RICHARD (rêvant)

C'est mon tour !... ça va bien !... J'ai les jambes dans l'eau.

DEFRANCE
(s'approchant près de Richard, puis retournant près du malade)

Non ! Il rêve ! A demain !...

(il s'étend) Un long temps (le rideau tombe très lentement)

RICHARD (dressé, toujours rêvant)

...Prenez garde au drapeau !...

RIDEAU

Acte Second

Dans le camp, mais à l'extérieur des baraques. Au fond, hautes clôtures en fil de fer. A droite et à gauche des baraques noires et basses. Plein jour.

SCÈNE I

PODAME, MARTIN, TIRE-AU-FLANC, DEFRANCE

PODAME

Eh là ! le Marseillais, passe-moi ton savon.

MARTIN

Qués aco ? Qu'est-ce que tu demandes mon bon !
Du savon ? J'en avais un kilo... formidable ;
je l'ai pesé, té, ce kilo... c'est incroyable,
pourrais-tu deviner, tiens, combien il pesait ?

PODAME

Ton kilo de savon ?

MARTIN

Il avait bien trois livres !
C'est un copain à moi, tu comprends, qui le livre.

PODAME

Trois livres ?! !

MARTIN

Et chez nous, la livre du Midi ..
elle pèse à peu près un kilo et demi.
Et du savon, mon bon, comme la bouillabaisse.

PODAME

Donne m'en donc un peu.

MARTIN .

Le reste de ma caisse,
un russe me l'avait l'autre jour emprunté,
et — je ne te mens pas — le russe, il l'a mangé.
N'avoir plus de savon, quand on est de Marseille !

PODAME

Je suis bien dépourvu, moi, de choux de Bruxelles.

TIRE-AU-FLANC (entrant avec Defrance)

Je ne suis pas du tout, mais pas du tout, du tout
dispos pour le travail et j'ai mal au genou.
Quand je reste un moment immobile et tranquille
ça va ! Mais quand je veux marcher, je sens ma « quille. »
Voilà ce que j'ai dit au médecin major :
« Quand je marche, major, ma jambe elle se tord ».

DEFRANCE

Et tu n'as rien ?

TIRE-AU-FLANC

Moi, rien ! dispensé de corvée !

MARTIN, à Podame

Avec un peu de sable, on fait sa savonnée
et l'on frotte, l'on frotte...

PODAME

et tant pis pour les trous.

TIRE-AU-FLANC

Il m'a fait, devant lui, marcher, mais mon genou
refuse de plier et je boite... je boite...
encore un peu, il m'aurait mis dedans... de l'ouate !

PODAME

A ce régime là, le linge est vite usé.

TIRE-AU-FLANC

Ce merveilleux moyen, c'est le système D. ! !

SCÈNE II

Les mêmes au fond, JACQUES, ARNAL

JACQUES, entrant avec Arnal

Primo ! il faut sortir sans que l'on nous observe
et surtout sans qu'on voit notre boite...
(un prisonnier passe près d'eux)
...à conserves.

ARNAL

Sortir ! ça peut aller ! Presque chaque matin
un groupe part d'ici, emprunte ce chemin
qui le conduit là-bàs, jusque dans les carrières
où il travaille. Il passe sur un pont de pierre
au-dessus de la gare, et puis, tourne, et descend,
longe des trains toujours gardés.

JACQUES

Là, en passant,
je jette ma cartouche et tout saute ! En avant !

ARNAL

Et nous sautons avec ! .. mais ceux de notre bande
ne sauront pas pourquoi !... Il faut qu'on leur demande
s'ils veulent bien mourir !

JACQUES

A ceux qui sont au front,
s'ils veulent bien mourir, le leur demande-t-on ?

ARNAL

Non ! Mais pour une mission sûrement meurtrière,
nos chefs nous réclamaient souvent des volontaires,
et puis, c'est bien plus beau quand on sait ce qu'on fait
et qu'on consenti !

JACQUES

Seront-ils tous discrets ?

ARNAL

Oui ! Je les connais tous ! Je réponds d'eux, moi-même
Ils veulent tous servir, servir, servir quand même
Ils y pensent toujours... mais leur cœur est serré
et l'accent de leur cœur, il est désespéré.

SCÈNE III

Les Mêmes, DORAL, ROUCOURT

ROUCOURT (entrant avec Doral)

Triste ? Non ; mais joyeux. Sous nos vieux uniformes
jusqu'à la corde usés, dépenaillés, informes,
Nos cœurs redeviendront ce qu'ils étaient.

DORAL

Oh ! non !
Quand on n'entendra plus le bruit sourd du canon
quand les troupes auront, couvertes de leur gloire,
défilé quelque part, on criera : « La Victoire »,
on mettra des drapeaux pendus un peu partout
on plantera des mâts, dans tous les coins ..

ROUCOURT

Et nous,
nous rentrerons heureux, renaissant à la vie,
épris de liberté, d'amour pour la patrie...
La patrie ouvrira ses bras à ses enfants,
qui furent capturés pour elle en combattant.

DORAL

Nous n'arriverons pas avec musique en tête.
Non ! Vous arriverez comme des trouble fête ;
La foule, qui salue et crie en s'agitant
réclamera, après ses cris, des thés dansants...

ROUCOURT

Ceux qui furent au front, nos frères, les soldats
qui furent en avant, nous ouvriront leur bras.
Car, eux, ils savent bien ce qu'est notre souffrance
eux, à qui nous devrons, bientôt, la délivrance.
Ils savent bien ceux-là, qu'avec eux nous étions
lorsque le sort voulut — jour de malédiction —
que l'un tombe blessé et qu'un autre s'enlise,
que, par tous les côtés, une escouade soit prise.

DORAL

Les « Troufions » comme nous, ça se comprend toujours ;
on a le même cœur, on a le même amour.
Nous savons tous que pour les gros qui se gobergent,
nous sommes comme des servantes à l'auberge
à qui l'on met dans les cheveux de beaux rubans,
tout autour de la taille un beau tablier blanc.
Nous sommes les chevaux qu'on attèle au carrosse
et qui, devenus vieux, se font traiter de rosses !
Dire que j'ai marché, que j'ai fait le malin
que comme toi j'ai cru ferme à tous ces machins,
que j'ai chanté, dans les convois, la Marseillaise,
et le « Chant du Départ » et la « Garde Française ».

ROUCOURT

Il fallait bien pour se défendre « en mettre un coup »

DORAL

Eh bien ! non ! à présent, je me moque de tout,
avec tous leurs « bobards », qu'ils s'en aillent au diable !
Mon chant est aujourd'hui le chant des misérables.
Et, depuis que je sais que mon pauvre petit
S'en est allé tout seul, sans mère et sans ami,
d'eux tous, j'ai de la haine au fond qui me tenaille,
et j'aspire au bonheur du jour des représailles.
Que l'on chambarde tout ! Ils en ont profité !
Ils ont bu notre sang ! C'est assez ! C'est assez !

SCÈNE IV

Les mêmes, RICHARD

ARNAL à DORAL

Les amis ! Ecoutez ! J'ai besoin d'un service.

JACQUES, (retenant Arnal)

Non pas à celui-là.

RICHARD, entrant, venant d'une baraque, regardant le camp

Il fait moins beau qu'à Nice,
Mais on a le plaisir de rencontrer ici
des russes, des anglais et des... français aussi.

JACQUES, à Arnal

Non, pas celui-là, les sentiments qu'il montre
ne me rassurent pas.

RICHARD

Là-bas, l'on ne rencontre
que des étrangers, qui viennent passer l'hiver ! ..
...La nuit, dans la baraque, on ne manque pas d'air !
Ce qui manque surtout, c'est, à la table d'hôte,
un potage tassé et la vaste entrecôte.

ROUCOURT

Un service de moi, de nous ? nous écoutons.

ARNAL

De vous deux.

JACQUES

Mais avant, si c'est oui, si c'est non,
il faut sur votre honneur, que chacun de vous jure
de se taire.

DORAL

Entendu !

ROUCOURT

C'est juré.

RICHARD

La nature
est ici renversée : autrefois on voyait
les bêtes dans leur cage ; ici tout est changé,
nons sommes enfermés et les bêtes sont libres.
Elles viennent nous voir. Là-bas en équilibre
un oiseau nous regarde, au loin, et fait le fort.

ARNAL

Ecoutez ! mes amis ! on y trouve la mort
à coup sûr. Il s'agit de perdre l'espérance
du retour.

JACQUES

Vous mourrez, en héros, pour la France.

ROUCOURT

J'en suis. Que vous faut-il ?

JACQUES

Se faire sauter.

DORAL

Quoi ?
Quoi ? Vous y revenez ? Ne comptez pas sur moi.

ARNAL

Tu vas nous laisser seul pour épargner ta vie.

JACQUES

Alors vous refusez de servir la patrie.

DORAL

Je l'ai refusé, oui ! Je ne connais plus ça.

JACQUES

Le secret ?

DORAL

Le secret, Il est enterré, là. (il se détourne).

JACQUES, à Roucourt

Il s'agit d'arrêter le départ, ce matin
d'un train de munitions.

ROUCOURT

Faire sauter le train ?
Mais as-tu ce qu'il faut ?

JACQUES

Je tiens cette grenade.
En passant près du train, près de la balustrade..,
ce sera bientôt fait. Et, dans l'énorme bruit,
heureux d'avoir « servi » nous sautons avec lui.

ROUCOURT

Sois prudent ! Quelquefois au départ on nous fouille.

JACQUES

Oh ! ce n'est pas bien gros, regarde cette douille
(il montre une grenade sous son vêtement)

ROUCOURT

Par prudence, il est mieux de l'attacher ici.
On ne la verra pas au milieu des outils.
Donne !

JACQUES

Attention ! prends-là.
(Roucourt va dissimuler la bombe au milieu des outils
déposés en botte dans un coin).

ARNAL (qui a observé les environs, revenant)

Rassemblons-nous bien vite,
l'Allemand vient là-bàs, s'il interroge, dites
que vous allez comme c'est l'habitude, au fond
de la carrière.

RICHARD (s'avançant vers eux)

Ah ça ! Que faites-vous en rond ?

JACQUES

Tais-toi ! Veux-tu venir ?

RICHARD

Où çà ?

JACQUES

Encor te battre.

RICHARD

Pour me demander çà, vous vous êtes mis quatre ?

ARNAL

Il faudra dans une heure...

RICHARD

Oh ça ! ça m'est égal.
Tu veux me prévenir ? ça ce n'est pas banal !
Si tu crois que là-bàs, les ordres que l'on donne
on les discute avant ; si tu crois qu'on raisonne ;
Tu sais ce qu'il faut faire... eh bien, on le fera.
Quand il faudra marcher, mon vieux, tu le diras.
Je suppose qu'au fond de toute la « combine »
il y a de l'espoir de .. car moi « je me débine »
J'en ai mon compte, moi, de leur cantonnement.
Savoir que les copains, au front... c'est énervant!.

SCÈNE V

LES DEUX ALLEMANDS et les Mêmes

ALLEMAND (entrant)

Rassemblement pour le départ à la carrière...
Cinq hommes suffiront.

ARNAL

Je marcherai derrière,
avec sur mon épaule une botte d'outils,
aux lèvres le sourire.

(il s'est chargé).

RICHARD

Oh ! ce sera gentil.

ALLEMAND

Silence !
Ecartez-vous !

ARNAL

Que va-t-il faire ?

ALLEMAND

Déposez ces outils ! Déposez-les par terre.

L'OFFICIER, entrant, à l'Allemand

Ils étaient rassemblés ?... Vous préparez un coup ..
Il est raté.

JACQUES

Quel coup ?

RICHARD

Râté !

OFFICIER

Nous savons tout,
car nous avons partout un groupe d'espionnage.
Il nous a renseignés. Vous aurez le courage
d'avouer tout maintenant.

JACQUES

Avouer quoi ?

L'OFFICIER

Oh ! je sais !
je sais, par le détail, chacun de vos projets.
On va prendre vos noms .. Au camp de discipline
vous pourrez comploter demain !

RICHARD

Notre « combine »
ne vas pas fort ! On cherchera le bon moyen
de mettre, entre eux et nous, un bon bout de chemin !

ALLEMAND (inscrivant les noms)

Vous ! Quel est votre nom ?

JACQUES

Vasseur.

L'OFFICIER

Par votre faute,
le camp sera puni.
(il s'éloigne)

JACQUES, à Richard (bas)

Il faut que le train saute,
avant ce soir. Je crois savoir qu'il part la nuit.
Il faut qu'il saute ! Il faut qu'il saute ! Dis-le lui !

ALLEMAND

Votre nom ?

ARNAL

Jean Arnal.

RICHARD

C'était ça, la bataille !
C'était de bel ouvrage ! Empêcher la mitraille
d'arriver sur le front ! Notre truc est flambé.

L'OFFICIER (revenant)

Vous ne sortirez plus ! Vous serez enfermés
tous les cinq.
(il s'éloigne)

RICHARD

Ça va bien ! La grenade, où est-elle ?

JACQUES

Au milieu des outils.

RICHARD (se détachant du groupe)

Là, sur cette ficelle,
mon mouchoir est resté.
(il va de l'autre côté de la scène)

ALLEMAND, à Richard

Où allez-vous ?

RICHARD

Ici,
reprendre mon mouchoir ..!
(à Robert qui depuis un moment est arrivé faire sécher son linge)

A l'aide, les amis !
Au milieu des outils, se trouve une grenade
à lancer sur le train qui part en promenade
Il est plein de mitraille à destination
de la France. Enlevez ! en passant près du pont,
en cinq secs !

ROBERT

Entendu !

ALLEMAND

Votre nom ?

RICHARD (revenu à sa place)

Vermicelle !

ALLEMAND

Comment l'écrivez-vous ?

RICHARD

Vous voulez que j'épelle !
ça ne s'écrit jamais ; ça se dit ! car ce nom
n'est pas celui de mon baptême : un jour, au front,
je veux dire une nuit (il gèle à pierre fendre)
j'étais resté sur un talus, pour les entendre.
Ils n'étaient pas très loin, à peine à trente pas.
Moi ! je n'ai rien compris à tout leur charabia.
Ils ont parlé toute la nuit ! quand l'escouade
vint pour me relever, ah ! quelle rigolade ! !
Le givre avait blanchi les poils de mon menton,
alors, vous comprenez ? ils m'ont donné ce nom :
Vermicelle.

L'OFFICIER

Et après, vous enverrez un homme
à la carrière, avec tout ça.

RICHARD (campé devant l'Allemand et l'obligeant à reculer pas à pas)

Mais je me nomme
Louis Richard ; dans le civil, matelassier
et papetier, j'ai deux enfants, je suis marié,
j'ai quarante ans passé. Au début de la guerre,
j'ai rejoint le dépôt sans faire de manières.
Au front, le quart de vin, que l'on boit en riant,
me mettait dans le ventre un cœur et « de l'allant »,
comme on dit à l'état-major. A la cantine,
lorsque j'avais de quoi, je faisais belle mine.

ARNAL, à Robert

Tu lances l'explosif en passant près du train,
au beau milieu, sans hésiter. C'est compris ?

ROBERT

Bien.

JACQUES

Non, pas lui !

ROBERT

Pourquoi pas ?

JACQUES

Je ne veux pas !... Ta mère
attend, là-bàs, chez nous, ton retour qu'elle espère.
Je ne veux pas.

ROBERT

Mais il le faut ! Je veux aller.
Tu diras à maman qu'elle doit bien prier,
que je n'ai pas faibli, que je n'ai fait, en somme,
qu'un modeste devoir : et que je suis un homme.
Je ne veux pas qu'an front il en meure des tas
parce que, moi, j'aurais déserté le combat.
Ceux que je vais sauver en tuant des grenades
ont aussi leur maman.

RICHARD
(qui n'a cessé de parler à l'Allemand avec force gestes, l'a peu à peu repoussé au fond et le fait sortir de la scène).

Sans « faire camarade »
prisonnier des prussiens et me voilà coffré.
Vermicelle est mon nom ! je ne veux plus changer.

ROBERT

Il y a des papas qui chez eux ont des gosses.
Laisse et ne pleurons pas. J'ai des bras de colosse.

DORAL

Tu fais le fort, petit.

ARNAL

Tu n'as plus rien á voir.
Tu nous a repoussés et le train part ce soir !
Et plus tard, on saura que des soldats de France
auront été fauchés dans d'atroces souffrances,
par ces obus que toi, tu ne fais pas sauter.
Regarde cet enfant.

DORAL

Vous l'aurez massacré.
Une mère, par vous, va répandre ses larmes.
Tandis qu'un régiment présentera les armes,
pour rendre à des héros de funèbres honneurs,
elle vous maudira tous à travers ses pleurs.
Sa vie elle est à lui et pourquoi la lui prendre ?
Qu'a-t-il donc ce petit, qu'a-t-il donc à défendre ?

ROBERT

Je défends mon pays ! Je défends mon clocher !
Je défends ma maison ! Je défends mon foyer !

ARNAL

Je défends mes enfants !

JACQUES

Nous défendons la France.

RICHARD

Je défends les copains, voilà ce que je pense !

SCÈNE VI

Les mêmes, Le MALADE, puis les ALLEMANDS

DEFRANCE (apportant le malade sur sa civière)

Ici, tu seras mieux !

MALADE

Oh oui, c'est vrai, merci !
Merci !.. J'étouffe encore !

ROBERT

Regarde celui-ci,
qui s'en va doucement, sans savoir...

JACQUES

Et les autres
mourant en ce moment partout...

RICHARD

Ce sont les nôtres !

MALADE

Je sens que c'est fini ! Je ne vous vois plus bien...
Vous avez fait votre devoir, j'ai fait le mien !...
J'avais gardé pourtant la suprême espérance
de revoir ma maman et de revoir... la France...
.. C'est fini !... Je voudrais .. que les autres mamans
puissent ne pas pleurer, elles, sur leurs enfants !

DEFRANCE

Repose-toi !

MALADE

Je sens mes jambes qui se glacent...
Si vous pouvez encor reprendre votre place,
au front, là-bas, chez nous, faites tout ce qu'il faut
pour qu'on ne puisse plus .. Je vais mourir bientôt.

JACQUES

C'est la fin.

DEFRANCE

Pense à Dieu !

MALADE

Merci !... Merci !... J'y pense !
J'étouffe !... j'espérais pouvoir mourir en France !...
...tout ce qu'il faut pour qu'on ne puisse plus jamais...
recommencer la guerre !

(délirant)

Et non ! Je suis Français,
je ne peux pas mourir, mourir en Allemagne...

...Ils sont là !... je les vois !... ils montent à l'assaut ..
je ne vois plus !... Les gaz ! les gaz arrivent !... oh !
J'étouffe !... A moi !... maman !... Ce régiment, qu'il vienne
Ecoutez ! le tambour... et la marche prussienne ..
(on entend une marche prussienne : fifre et tambour qui s'approchent)

JACQUES

Rangeons-nous devant lui pour qu'il ne puisse voir
défiler ces soldats !
(ils se rangent devant le malade)

MALADE

Il fait noir ! Il fait noir !...
Ils viennent en rampant.

ROBERT

C'est une compagnie
qui vient pour la relève !

RICHARD

Non, jamais de la vie,
je ne peux pas voir çà ! Tu n'as pas un « flingot »
Pour la première fois, je leur tourne le dos.
(il fait demi-tour)

ROBERT

Ils vont longer les fils de fer qui nous enserrent.

RICHARD (les poings serrés derrière le dos)

Ils ne verront ainsi que mes poings qui se serrent.

MALADE (dans un cri)

Ce sont eux !... Prisonniers ! non ! tout ce qu'on voudra
mais pas prisonniers, non ! non ! non ! je ne veux pas...
Sommes-nous prisonniers ?

ARNAL

Non, petit, tu es libre !

RICHARD

Un coup de poing, un seul, dans ce tambour qui vibre !

MALADE

Ce fifre et ce tambour ?

RICHARD (criant aux Allemands)

Taisez-vous ! Taisez-vous !

MALADE

Ce n'est pas comme ça que l'on chante chez nous.

ARNAL

Tu rêves mon petit.

(le tambour s'éloigne et peu à peu se tait)

MALADE

Dis, sommes-nous en France ?

ARNAL

Mais oui !

MALADE

Quels sont ces chants ?

ARNAL

Ceux de la délivrance.

JACQUES (soutenant le malade)

N'entends-tu pas monter, hardie et bien française,
ce chant victorieux, c'est notre Marseillaise !
Ecoute ! c'est bien elle ! écoute ! tu l'entends !
Elle monte ! Elle vient ! Ecoute ! « Allons, enfants
de la Patrie ! »

MALADE (se soulevant)

Oh ! oui ! Oh ! oui ! c'est elle !

JACQUES

« Aux armes ! »

RICHARD

Depuis le 1er août, c'est ma première larme.

MALADE

...faites tout ce qu'il faut pour qu'on ne puisse plus... Adieu.

(il retombe)

ARNAL

Au nom de ta maman, je te ferme les yeux !

ROBERT, à Jacques

Tu diras à maman, tu diras à la France
que je les aimais bien !

RICHARD (avec un coup de coude à Doral)

Qu'est-ce que tu en penses ?

ROBERT

...et que pour elles deux, tout seul je suis allé...
pour toutes les mamans !

DORAL

Il n'ira pas !... J'y vais.
Les amis, si plus tard, vous revoyez la terre
où dort mon pauvre enfant, dites-lui que son père
sacrifia sa peau pour qu'une autre maman
ne pleure pas, par lui, la mort de son enfant.

ALLEMAND, rentrant

Un homme prendra ça !
(désignant les outils)

DORAL, se chargeant

C'est chargé ! prenez garde !

JACQUES

Sais-tu ce qu'il faut faire ?

DORAL

Oh ! cela me regarde.
J'ai la grenade ici et du courage là !
Lorsque vous entendrez éclater le fracas
Dites-vous que Doral a, pour les gas de France,
donné sa vie... et pour les mamans dans les transes...
...et pour toi mon petit...

ARNAL

Courage !

DORAL (redevenant « soldat »

Garde à vous !
En avant, marche !... En souriant (il sourit) Je vais chez nous !
(il sort, salué par tous et suivi par Richard, qui chante en s'éloignant le « chant du départ. »)

SCÈNE VII

ROBERT, JACQUES, ARNAL

ROBERT

Pourquoi m'avoir caché ce que tu voulais faire ?
Et pourquoi niais-tu que tu étais mon frère ?

JACQUES

On me l'a commandé : Vous irez dans ce camp.
Vous choisirez un homme ! Allez, en oubliant
qui vous êtes surtout. Pas un mot... à personne !
Pour le soldat français, lorsque le clairon sonne,
il n'a qu'un seul devoir : obéir et c'est tout.
(l'Allemand s'avance)

ARNAL

L'Allemand nous écoute !

ROBERT

Allons ! Ecartons-nous !

SCÈNE VII

L'ALLEMAND, au Tire-au-Flanc.

Vous, vous irez au bois.

TIRE-AU-FLANC

Moi ! je suis invalide !
Ma jambe pour marcher n'est pas assez solide.

L'ALLEMAND

Marchez un peu pour voir !
(il marche)
Vous boîtez du pied droit,
et ce matin, de l'autre jambe.

TIRE-AU-FLANC

Ah ! quelquefois
ça change, et parfois il arrive que je boite
des deux jambes, alors ma démarche elle est droite !
Il suffit pour cela qu'une vive émotion
me frappe le cerveau, ça me remet d'aplomb !

RICHARD (entrant, à Arnal)

Il est sorti du camp avec la sentinelle.
Il m'a dit en riant : Au revoir, Vermicelle,
Moi, je l'avais suivi mais un peu à l'écart
et j'ai chanté pour lui notre chant du départ.
(ceux qui sont au courant du complot écoutent avec anxiété)

L'ALLEMAND

Les cinq, restez ici que l'on vous interroge
Dites la vérité !... c'est mieux ! ..

TIRE-AU-FLANC

Moi ! je déloge !

L'ALLEMAND

Vous avez donc formé le plan d'une évasion
à la faveur de la bonté... que nous avions

RICHARD (à part)

...d'une explosion !

L'ALLEMAND

Vous avez abusé de notre confiance.

JACQUES

Nous n'avons pas cessé de penser à la France.

L'ALLEMAND

Vous avez eu bien tort car malgré vos efforts
la victoire est à nous... Nous sommes les plus forts
Nous avons inventé notre nouvelle poudre
plus terrible et qui va frapper comme la foudre
ceux qui restés chez vous...

RICHARD

Ils sont à quelques-uns.

L'ALLEMAND

...voudraient nous arrêter, nous, nous...

RICHARD

devant Verdun !

SCÈNE IV

TOUS, sauf Doral

L'OFFICIER, entrant

Sergent !

L'ALLEMAND

Mon officier !

L'OFFICIER

On mande de Berlin
d'empêcher de sortir jusqu'au départ du train
tout prisonnier. On craint d'eux quelque coup de force.

TIRE-AU-FLANC (au fond)

Je crois que cette fois c'est fini mon entorse.

L'OFFICIER

Personne n'est sorti ?

L'ALLEMAND

Je les ai retenus.

L'OFFICIER

Faites l'appel partout.

JACQUES, à Arnal

Y est-il parvenu ?

ARNAL

Je le crois, car d'ici à peine un kilomètre
le sépare du pont.

RICHARD

Il va pouvoir en mettre
un bon coup.

ARNAL

Taisons-nous !

L'OFFICIER

Sergent, faites l'appel !

LE VAGUEMESTRE

Amis !
Rassemblement pour l'appel — Vermicel...

RICHARD

Présent !

VAGUEMESTRE

Arnal.

ARNAL

Présent !

VAGUEMESTRE

Richard.

RICHARD

Ça recommence ?

mais je n'en vaux pas deux.

VAGUEMESTRE

Podame.

PODAME

Présent.

VAGUEMESTRE

Defrance.

DEFRANCE

Présent.

VAGUEMESTRE

Joron.

JORON

Présent.

ARNAL

Il y est arrivé.

Ecoutons !

VAGUEMESTRE

Doral Jean ! Jean Doral ! répondez.

(un temps).

L'OFFICIER

Il était défendu qu'un prisonnier s'en aille.
Vous l'enverrez demain au camp de représailles.

VAGUEMESTRE, à l'Officier

Jean Doral est absent.

ARNAL

Il va mourir ! Il meurt !

VAGUEMESTRE

Jean Doral !

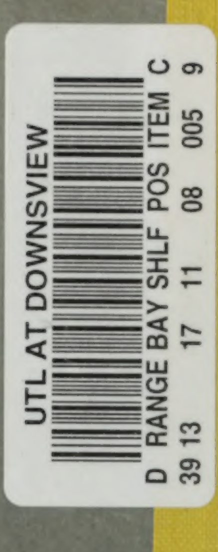
(des explosions lointaines se suivent jusqu'après le rideau) les Allemands disparaissent en courant, grand mouvement.

RICHARD

Jean Doral est mort... au champ d'honneur !

Rideau

Pour la Musique, s'adresser à M. Léopold URBAIN, à Paturages.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 17 11 08 005 9